

JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,
Rue de Lorraine, 45,
à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

Tous les ouvrages français et étrangers
dont il est envoyé 2 exemplaires sont
annoncés dans le journal.

PARAISANT LE MARDI

INSERTIONS :

Annouces 25 Cent. la ligne
Réclames 50 id.

On traite de gré à gré pour les autres insertions

On s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, et chez M. St-Hilaire,
éditeur de musique du Conserv. Imp. et directeur du Comptoir général des compositeurs, rue du T. Poissonnière, 10.
A Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours.
à l'AGENCE DALGOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

Les abonnements comptent du 1^{er} et du 16 de chaque mois et se paient d'avance

Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés seront rendus.

ABONNEMENTS :

Un An 12 Francs.
Six Mois 6 id.
Trois Mois 3 id.

Pour l'étranger les frais de poste en sus.

Monaco, le 16 Mars 1869.

NOUVELLES LOCALES.

Ils sont revenus les jolis pantins que nous applaudissions, l'an passé, les *Pupazzi* de Lemercier de Neuville. Elles nous ont distrait un soir, ces marionnettes littéraires et politiques, elles nous égayeront encore. Ce théâtre des *Pupazzi* traite toujours des sujets intéressants. L'auteur, qui a été journaliste et qui aime à s'en souvenir, se tient au courant de l'actualité et sait mettre en couplets les événements du jour. Voilà ce qui explique les succès de ces marionnettes auprès de ces grands enfants qui s'appellent des hommes.

M. Lemercier nous a donné une pièce nouvelle, *Sur la terrasse de Monte Carlo*, dont voici le début :

Le ciel est plein de chansons;
On entend dans les buissons,
Battus par les polissons,
De divines harmonies !
La mer a des reflets bleus,
Comme les plus jolis yeux
A qui désormais je veux
Dédier mes symphonies !

O Monaco ! paradis
Où sommeillent les houris
A l'entour de ton tapis
Aussi vert qu'une émeraude !...
O refuge des pêcheurs,
Des amours et des... primeurs,
Des sages et des... noceurs,
Roc où la fortune rodel !...

Aloès, palmiers, roseaux,
Qui vous mirez dans les eaux,
Et dans lesquels les oiseaux
Font des fugues et des trilles...
Je vous vois, je suis content !...
— Mais, pardon ! car l'on m'attend,
Et je vais, dans un instant,
M'égarer dans les charmilles.

N'est-ce pas que ces vers sont frais comme une matinée printanière. Le succès a été fort vif et l'administration du Cercle a engagé les *Pupazzi* pour une seconde représentation qui sera donnée le 19, c'est-à-dire vendredi prochain. L'auteur a écrit un nouveau prologue pour cette soirée qui, nous n'en doutons pas, aura le même succès que la première.

Ah ! si les étrangers qui ont quitté Monaco, il y a huit ou quinze jours, avaient pu soupçonner quel admirable concert l'administration du Casino préparait pour le 11 mars ! D'abord, ils n'auraient jamais eu le courage de partir ; et s'ils en avaient

appris la nouvelle à cent lieues d'ici, ils se seraient dépêchés de revenir.

Le programme seul était merveilleux. M^{me} Miolan-Carvalho et Alard, ces deux noms illuminent une affiche ; ces deux talents remplissent magnifiquement un concert.

J'allais dire que ce n'est pas d'hier qu'ils ont ce rare privilège. Mais nous avons tous encore devant les yeux M^{me} Miolan-Carvalho, jeune comme aux premiers soirs de ses succès, nous avons tous encore dans l'oreille cette voix d'une inaltérable fraîcheur, qui, au lieu de se fatiguer, n'a fait que s'assouplir, et où éclatent tous les miracles d'un art que nulle autre n'a dépassé.

Nous n'avions jamais entendu M^{me} Miolan dans l'air de la *Sonnambula* ; en revanche, nous avons souvent écouté cette romance dans ces dernières années, chantée par des *divas* célèbres, dont on a pu faire des rivales de M^{me} Miolan-Carvalho, mais qui pour les vrais *dilettantes* ne l'ont jamais fait oublier. C'était donc un attrait de plus pour nous, une curiosité dont nous étions aussi émus que piqués au moment où cet air fameux a commencé, après la pluie, ou plutôt l'avalanche de bouquets dont l'arrivée de la cantatrice a été justement saluée.

Eh bien, la romance de la *Sonnambula* achevée, on aurait voulu, sans retard, avoir l'honneur et le bonheur de dire à M^{me} Miolan-Carvalho... mais on l'a dit pour nous. M. Adolphe Perreau, un jeune homme qui s'enivre de la poésie de toutes choses, a écrit ce sonnet à la grande cantatrice :

A MIOLAN-CARVALHO.

SONNET.

Oui, Madame, c'est vous la Voix incomparable ;
C'est vous le Chant divin, c'est vous l'Art adorable
Avec tout son mystère, avec tous ses secrets.

D'autres peuvent passer : en moins de trois années,
Les fleurs de leur bouquet sont vieilles et fanées,
Quand le vôtre toujours est odorant et frais.

Qu'elles partent au loin ces belles Ephémères !
Vous nous restez, à nous, qui gardons en tous temps
A la Muse, qu'oublie un Paris d'inconstants,
Notre culte jaloux et nos amours austères.

Et tout poète alors, au lieu de ce sonnet,
Voudrait, de son cœur plein, de son âme fervente,
Faire jaillir les vers, pour Miolan vivante,
Que, pour Malibran morte, un jour, chanta Musset.

12 Mars 1869.

Que dire après ces vers aussi frais, aussi doux, aussi poétiques que la voix de la diva ? Que dire, sinon que le public enthousiaste a fait hisser la suave romance de Chérubin, et ce chant sublime de l'*Ave Maria* accompagné par le violon d'Alard, l'orgue et le piano. Non, le chœur des anges eux-mêmes ne chante pas d'aussi belle musique au pied du trône de la reine des cieux. Ce n'est pas une ovation, c'est un triomphe que le public a fait à M^{me} Miolan-Carvalho, et tout l'auditoire frémissait de joie en voyant la grande artiste s'incliner sous un déluge de fleurs, sous des tempêtes d'applaudissements.

Alard, lui aussi, est un grand virtuose. S'il n'a pas le jeu magistral de Vieuxtemps, ni le feu de Sivori, il possède en revanche des qualités plus françaises, la grâce et le charme ; je dirais presque que c'est un archet spirituel, car il sait toujours surprendre l'auditoire par un trait inattendu, une délicieuse caresse pour l'oreille. Sa fantaisie sur *Robert-le-Diable*, sa fantaisie sur *Faust* ont enchanté l'auditoire. Le grand violoniste a exécuté d'une façon magistrale le prélude de Bach, il s'est surpassé lui-même dans l'interprétation de cette grande page.

M^{me} Peschel possède sur le piano un talent agréable et correct ; de plus, chose rare cependant, elle sait choisir ses morceaux et nous a fait entendre deux des meilleures œuvres de Chopin.

Tel a été ce merveilleux concert, trop tôt fini ; mais nous entendrons encore la voix suave de M^{me} Miolan-Carvalho et le violon enchanté d'Alard, et nous applaudirons ces talents qui nous ont ravi.

CHRONIQUE.

On lit dans le *Journal de Nice* :

L'hiver, que l'on croyait définitivement parti, a fait un retour subit sur l'Europe méridionale ; il a envahi jusqu'à notre contrée, qui ne connaît le frimas qu'à grande distance.

A la suite des perturbations atmosphériques qui se signalent depuis le commencement de mars, les Alpes se sont couvertes de neige ; ce matin elle couronnait le mont Chauve ; une bise coupante souffle avec violence ; la mer déferle avec furie sur la plage, une pluie glaciale tombe par intermittence avec de formidables coups de tonnerre ; le soleil paraît et disparaît.

Décidément on nous a changé notre ciel et dérobé notre climat, où s'épanouissait glorieux, depuis un mois, le chevalier printemps.

Le froid a été très vif dans la nuit du lundi au mar-

di, dit le *Sémaphore*. Le thermomètre centigrade marquait 1 degré au-dessous de zéro. Hier matin, à 7 h., zéro degré, et à 11 heures, 1 10 degrés au-dessous de zéro.

Le mauvais temps de ces derniers jours paraît s'être étendu sur tout le bassin de la Méditerranée. Par les paquebots arrivés en retard, nous recevons les plus fâcheuses nouvelles sur les effets de ce désastreux coup de vent. Il y a eu des sinistres sur nos côtes, sur la côte d'Italie, sur la côte algérienne.

Nous recevons au dernier moment, dit de son côté le *Courrier de Marseille*, une lettre de Philippeville contenant des détails émouvants sur les désastres occasionnés par une horrible tempête qui s'est déchaînée pendant trois jours sur cette ville et son littoral ainsi qu'à Stora. Les pertes sont grandes; heureusement personne n'a péri dans cette tourmente.

Les rigueurs de la saison, on le voit, n'ont pas épargné le Midi et Monaco a été atteint par ricochet. Il est tombé un peu de neige qui malheureusement a fondu trop vite car cette couche de blanc jetée sur la montagne donnait quelque variété au paysage éternellement vert, éternellement bleu.

On nous assure que la section du chemin de fer de Monaco à Menton, dont les travaux importants ont reçu une impulsion nouvelle, sera livrée à la circulation dans le courant d'octobre 1869.

C'est là une bonne nouvelle que nous nous empressons d'enregistrer. (*Journal de Nice.*)

Dans notre numéro du 3 mai 1868, nous disions qu'un savant archéologue, M. le Ch^r Girolamo Rossi, de Vintimille, travaillait à un ouvrage sur les monnaies des Princes de Monaco. Ce livre, écrit en italien, vient de paraître, et l'auteur en a offert le premier exemplaire à S. A. S. le Prince Charles III qui a daigné en agréer la dédicace.

Nous avons le volume sous les yeux. C'est une étude curieuse et savante qui a dû coûter à M. Rossi de longues années de recherches.

Le premier chapitre est un résumé rapide de l'histoire de Monaco et ses Princes. Nous en traduisons quelques passages où se trouve une description de notre pays.

« Aux confins de la Ligurie, dans un site tiède et riant, au-dessus duquel s'élève le mémorable trophée d'Auguste (Turbie), s'ouvre pour les marins, creusé par les mains mêmes de la nature, un port sûr, dont le môle de droite est formé par une énorme et haute roche couronnée de solides bastions et courtines, bâties de dure pierre de taille, puissante et belle œuvre du moyen âge. Au-dessus de ce rocher qui, s'élargissant au sommet, forme une vaste terrasse, sont symétriquement groupés les édifices publics, et les maisons particulières d'une gaie et riante cité dont toutes les rues aboutissent à une vaste place, bornée à l'ouest par un magnifique palais avec arcades, galeries et tours. De tous côtés, le rocher taillé à pic domine la mer, sauf du côté de l'est qui abrite le port. Là le promontoire offre une pente rapide, et dans les flancs de laquelle a été taillée une route protégée par une porte grande et solide, qui fut construite jadis pour la défense de la ville.

« Cette cité est Monaco, capitale de la Principauté. Son origine remonte aux temps fabuleux qui firent d'Hercule son fondateur (*Portus Herculis Monæci*). Il en est fait mention dans les premiers livres des historiens et des géographes de l'antiquité, dans Ecate de Milet et dans Strabon. Monaco, à partir de l'ère chrétienne, se plaça sous la tutelle de sainte

Dévote dont la légende est célèbre. La sainte est la protectrice de Monaco et de ses Princes, qui imprimèrent ses traits sur leurs monnaies. »

Après l'ouvrage si consciencieux et si complet de M. Henri Métivier, M. Girolamo Rossi reconstruit, d'après les monnaies et médailles, l'histoire de Monaco et de ses Princes. Ainsi chaque fait qu'il avance est accompagné d'une pièce à l'appui, d'une preuve irréfutable.

Quelques numismates, entre autres Dubuy-Tobiesen, dans son traité des monnaies des barons, ont avancé que les Princes de Monaco n'avaient le droit de battre monnaie que depuis le 17^m siècle. Ce privilège, affirment-ils, fut accordé au prince Honoré II, le 16 octobre 1643. Cette erreur est reproduite dans Barthélemy, auteur du *Nouveau manuel complet de numismatique du moyen âge et moderne*.

Si ces écrivains avaient consulté les documents originaux, ils auraient vu que l'édit de Louis XIV, du 16 octobre 1643, accorde seulement « le cours libre et l'usage des monnaies de la Principauté, dans tout le Royaume, à condition qu'elles seraient du même titre et aloi que celles de France. » Ainsi, avant cet édit, la monnaie des Princes de Monaco existait déjà. Du reste, on trouve encore de nos jours des monnaies de Monaco portant la date de 1640.

A quelle époque remonte le droit des Grimaldi à battre monnaie? On l'ignore, les archives de la Principauté ayant été dispersées au temps de la Révolution française; mais M. Girolamo Rossi incline à croire qu'en 1624 l'évêque Augustin Grimaldi, tuteur du Prince Honoré I^{er}, reçut ce privilège de Charles-Quint, avec le titre de Prince du Saint-Empire Romain, titre qui, on le sait, emportait avec lui le droit de battre monnaie.

A la fin du volume de M. Rossi se trouvent des planches lithographiées indiquant tous les modules des pièces frappées sous le règne des divers Princes de Monaco. Ces dessins, très-bien faits, ne sont pas la partie la moins intéressante du livre. Après avoir fait un portrait de tous les Souverains de la Principauté, M. Girolamo Rossi arrive au Prince régnant, Charles III, et clôt dignement son œuvre par ces lignes que nous traduisons :

« Nous avons raison de croire que S. A. S. n'avait pas renoncé au droit de battre monnaie puisque dans la Convention passée entre S. A. S. et S. M. Napoléon III, Empereur des Français, le 9 novembre 1865, nous trouvons l'article 17 ainsi conçu :

« Dans le cas où le Prince de Monaco voudrait faire frapper des monnaies, il s'engage à recourir exclusivement à l'Hôtel des Monnaies de Paris, et les monnaies ainsi frappées devront être, quant au module, au titre et à la valeur, identiques avec celles de France. »

« Nous faisons des vœux pour que cet article soit bientôt mis à exécution par le descendant des Grimaldi, car c'est une noble et consolante pensée que d'affirmer notre souvenir et de laisser notre effigie non sur un parchemin fragile mais sur le dur métal qui seul peut résister à l'action destructrice du temps. »

Nous recommandons à nos lecteurs le livre de M. Girolamo Rossi qui est un vrai modèle de typographie et de lithographie. Pour nous, nous ne pouvons qu'adresser de sincères félicitations au savant archéologue qui a passé de longs jours à la recherche de précieux documents, et a su mener son œuvre à bonne fin.

On lit dans le *Courrier de l'Aisne* :

Le Château de Marchais,

par M. H. MÉTIVIER.

Nous avons sous les yeux une notice excessivement intéressante sur le château de Marchais, due à la plume de M. Henri Métivier, professeur au Prytanée militaire de la Flèche. C'est, à notre connaissance du moins, la première fois qu'un écrivain appelle l'attention publique sur ce château légendaire, sur ce joyau de la Renaissance, comme il l'appelle si justement. Et cependant Marchais est « digne par l'élégance de son architecture et par les souvenirs qu'il évoque, d'être aussi connu, aussi célébré que plus d'un des châteaux de la vallée de la Loire. »

L'initiative que vient de prendre M. Métivier, en publiant dans un charmant opuscule le résultat de ses recherches sur l'histoire d'une maison seigneuriale de notre pays, suffirait à elle seule pour recommander son œuvre d'une manière toute spéciale à l'attention des personnes qui s'occupent de notre histoire locale. Mais il y a, en outre, dans ce petit ouvrage d'une centaine de pages à peine, une foule de renseignements curieux, de faits intéressants qui le rangent, du premier abord, au nombre des livres attrayants et instructifs.

Nous n'avons nullement l'intention de faire ici l'analyse de cette notice; nos lecteurs voudront la faire eux-mêmes: traçons seulement en quelques lignes le plan suivi par l'auteur.

M. Métivier divise sa monographie en trois périodes: dans la première, il nous montre cette antique seigneurie, gouvernée par des maîtres dont la liste authentique remonte jusqu'à la première moitié du XII^e siècle, mais qui ne sont connus que par la tradition pieuse à laquelle le pèlerinage de Notre-Dame de Liesse doit son origine. Il est cependant un fait intéressant à noter: c'est que la commune de Marchais reçut, dès l'année 1210, l'autorisation de se constituer en commune jurée.

Au XVI^e siècle, Nicolas de Bossut, alors propriétaire de la « belle maison de Marchez » fut obligé de céder ce magnifique domaine à Charles, cardinal de Lorraine, pour échapper à la vengeance de Diane de Poitiers, qui, devenue duchesse de Valentinois, poursuivait de sa haine la duchesse d'Etampes et tous ses amis. C'est à cette époque que Marchais s'éleva à un haut degré d'éclat et de notoriété, grâce à l'illustration et à la puissance de la famille des Guise-Lorraine, dont ce domaine était devenu la propriété. Un grand nombre de rois, une foule de personnages célèbres reçurent l'hospitalité à Marchais, depuis François I^{er} jusqu'à Louis XIV, depuis Marie de Médicis, qui vint remercier la vierge Sarrazine de la naissance de Louis XIII, jusqu'à la duchesse de Berry, qui en 1821, fit un voyage à Liesse pour rendre grâce à Dieu, elle aussi, de la naissance d'un enfant qui semblait également destiné au trône, et qui est aujourd'hui dans l'exil, le dernier rejeton d'une grande race historique. M. Métivier nous apprend en outre que c'est au château de Marchais qu'auraient été jetées les bases de la Sainte-Union, si connue sous le nom de la Ligue.

Dans la seconde période, M. Métivier nous montre le château de Marchais n'attirant plus l'attention que par l'éclat de ses seigneurs, auxquels succèdent, à la fin du siècle dernier, des commerçants et des banquiers. « La société nouvelle, issue de la Révolution, a remplacé même dans ses châteaux celle que la Révolution a renversée. »

Dans la dernière période, ou période contemporaine, nous assistons à une renaissance; nous voyons le château revenir à des maîtres aristocratiques, intelligents, tels que le comte Delamarre et le Prince régnant de Monaco, qui ont su rendre à cette magnifique demeure son premier éclat.

M. Métivier avait déjà fait paraître un autre ouvrage intitulé: *Monaco et ses Princes*; le volume qu'il vient

de publier, écrit dans un style clair, élégant, est le résultat de nombreuses et consciencieuses recherches; il sera, nous n'en doutons pas, très-favorablement accueilli.

XAVIER R...

VARIETES. (*)

Pepina.

SOUVENIRS D'ITALIE.

V.

Ce nom illumina ma mémoire et mon esprit comme un éclair soudain. Et immédiatement, je me rappelai un tableau charmant, adorable de couleur, attendrissant de sincérité et de poésie, qu'Alfred de Vanves, encore inconnu ou à peu près, avait envoyé à l'Exposition de peinture de 1861. Le plus intelligent de nos critiques d'art m'avait dit en me le montrant :

— Regardez cela, mon cher : ce n'est pas une grande toile, ni un tableau à effet pour le public, mais il y a là un poète et un peintre, — une couleur vraie et un sentiment : c'est sauvage et distingué, moderne et *empoignant*, — c'est, comme peintre, un Fromentin d'Italie doublé d'un poète comme Musset.

Ce tableau, je l'avais revu tout-à-l'heure, revu vivant, pour ainsi parler, et il fallait toutes les impressions dont j'étais pétri et repétri depuis vingt-quatre heures pour que Pepina telle que je l'ai peinte, acroupie sur ce magnifique rivage, ne me l'eût pas aussitôt remis en grand sous les yeux.

Malgré l'ignorance du public et des prétendus amateurs, Alfred de Vanves, jeune encore, du reste, (il avait à peine trente ans) avait dû à son tableau de 1861 de sortir tout entier de l'obscurité. Un prince russe, très-connu à Paris, lui en avait offert une jolie somme : Alfred ne voulut pas vendre le tableau exposé, et ne consentit qu'à en donner au prince une copie pour le même prix. Ce premier mystère (car la résistance du peintre en avait été un) m'était déjà expliqué. Mais que n'avais-je pas encore à apprendre ?

Depuis son demi triomphe, fait et applaudi par les derniers critiques lettrés et les rares hommes de goût, et que le jury n'avait pas sanctionné, bien entendu, en lui décernant la plus petite médaille, j'avais eu le plaisir de me rencontrer plus d'une fois avec Alfred de Vanves. C'était un grand jeune homme blond, aux cheveux ondes, au teint pâle, aux yeux bleus, mais d'un bleu clair et profond à la fois comme ceux de Louis XV. La taille était svelte et flexible, et il y avait, dans sa pose, dans les attitudes du corps, quelque chose d'aristocratique qui contrastait singulièrement avec la grossièreté d'allure de plusieurs peintres d'un incontestable et admirable talent, ses amis, et nos glorieux contemporains. Intellectuellement parlant, hors du coup de pinceau ou du coup de ponce du peintre (Courbet ferait un chef-d'œuvre avec son ponce comme pinceau) Alfred de Vanves avait cette étude des choses du génie et de l'esprit qui manque à beaucoup d'artistes et à laquelle l'effort du talent matériel ne peut suppléer. Comme Delacroix, il avait plongé au fond de Dante et de Shakespeare, il avait fouillé l'histoire de toutes les époques : il aurait écrit comme il parlait dans l'intimité, sans prétention, mais avec une solidité d'instruction que les hommes de lettres eux-mêmes n'ont pas toujours. Les peintres ont généralement le tort de ne pas lui ressembler : de là, qu'ils le sachent bien, la médiocrité de leurs tableaux malgré leur habileté de main. Ceux-là qu'on discute le plus à cette heure, parce qu'ils méritent tout au moins d'être discutés et non pas de se voir envoyer des baisers anodins comme de corrects professeurs de l'Ecole des Beaux-Arts, — Courbet et Manet, par exemple, — sont des peintres plus lettrés qu'on ne pense, et qui s'instruisent encore tous les jours entre un coup de brosse et un coup de pinceau.

Au nom prononcé par Pepina j'avais fait un mouvement qu'elle comprit aussitôt.

— Ah ! vous le connaissez ! me dit-elle.

Ce dernier cri était plein d'un bonheur âcre qui m'épouvantait. Ses bras étaient tombés le long de son corps, et, le regard flottant, indécis, elle semblait se demander si elle devait continuer.

— Oui, répondis-je : je l'ai vu quelquefois.

Et croyant plus prudent et plus doux de prendre les devants dans cette conversation où chaque mot paraissait retourner un couteau dans le cœur de cette fille, j'ajoutai :

— Je crois même qu'il vous aime toujours.

Pepina eut, à ce moment, un regard de folle qui hésite entre la prostration et la fureur.

— Vous avez tout deviné ici sans rien savoir ! dit-elle après une minute de silence.

Et elle s'affaissa dans cette pose rêveuse et désespérée où je l'avais surprise.

Le soleil avait reparu, lourd et brûlant comme celui d'un ciel d'orage inapaisé. J'ouvris le parapluie de mon hôtesse et j'en fis une tente à l'ombre de laquelle je m'assis auprès de Pepina pour lui conter la vente du tableau dont j'ai parlé tout-à-l'heure.

— C'est ici qu'il l'avait fait, me dit-elle, — à cette même place, en me jurant qu'il ne m'oublierait jamais, moins encore que cette mer qu'il aimait tant, — que ce Vintimille qu'il prétendait avoir découvert le premier pour le bonheur de sa vie. Mais plus de huit ans se sont passés depuis son départ, et il a tout oublié. Sans cela, il serait revenu, comme il l'avait promis, et je ne vous aurais pas suivi comme un chien depuis la matinée avec l'espoir d'apprendre quelque chose de lui.

J'essayai d'excuser Alfred de Vanves, — je représentai à Pepina aussi simplement que possible, pour qu'elle me comprit mieux, la nécessité de subir Paris qui donne la gloire, ou du moins la réputation dont tout artiste a besoin pour exister. Je descendis même jusqu'aux difficultés de la vie matérielle, — j'opposai à sa vivacité les obstacles d'un voyage coûteux dont un peintre ne saurait, pas plus qu'un poète, payer les frais à volonté.

— On revient toujours quand on veut ! répliqua Pepina sans daigner entrer dans la question que j'élevais comme une barrière. Ah ! reprit-elle, s'il ne m'avait pas, d'abord, défendue de le suivre, si je n'avais, ensuite, laissé derrière moi ma mère veuve, un frère et une sœur bien plus jeunes que moi, si je n'avais pas craint de l'irriter, lui, et d'affliger jusqu'à la mort trois êtres, en partant ! On dit que Paris est très-loin, *signor*, (sauvages ou civilisés, les Italiens répugnent au nom de *monsieur*) eh bien ! je m'en serais plutôt allée pieds nus dans ces montagnes, toujours, toujours, dépassant le cap que l'on voit là-bas (elle me montrait le cap d'Antibes à l'horizon) et j'aurais ainsi continué de marcher jusqu'à votre Paris, nuit et jour, pour le retrouver et pour y respirer l'air dont il vit sans moi.

Ces paroles étaient débitées avec un accent que n'ont pas les plus habiles comédiennes de Paris, malgré le patois qui s'y mêlait. Ou plutôt elles laissaient éclater un amour vrai et naïf que le jeu de l'amour le plus expérimenté n'égalerait jamais. Il n'y avait pas de cri, pas même de tremblement de voix : cela était dit avec la sincérité et la profondeur d'un cœur qui s'ouvre malgré lui.

— Alfred de Vanves, demandai-je, a longtemps habité Vintimille ?

— Près d'une année, qui était, disait-il, la plus belle de sa vie, et, même sans penser à moi, il ajoutait, les larmes aux yeux, que Vintimille était un paradis inconnu. Si vous l'aviez vu, sur ce coin de rivage, dressant son cheval, fouillant sa palette, jetant ses regards de tous côtés, avec une espèce de soif, comme s'il voulait boire la mer, et s'écriant tout-à-coup : « C'est trop beau ! » Alors, il venait à moi, il restait assis comme vous l'êtes, sans me parler, puis, il retournait à son cheval, et, enfin, vers le soir, comme à cette heure, il regagnait Vintimille par le pont qui n'était pas encore ce que vous pourrez le voir, là, à notre gauche. Il restait quelquefois jusqu'à la nuit à cet endroit, au milieu de la Roya, devant la ville et les montagnes, regardant flamber et s'éteindre le soleil qui se couchait. Et, le lendemain, quand je lui demandais à quoi il avait pensé si longtemps, il me répondait :

— Je songeais qu'il n'y a qu'un Vintimille et une Pepina.

— Ah ! comme il m'aimait en ce temps que je veux appeler pour ma part (je n'avais pas encore dix-sept ans) le plus beau temps de ma jeunesse, — le temps le plus cher de ma vie, — toute ma vie !

La jeune fille s'était levée d'un bond, et j'en fis autant en fermant mon ridicule et monstrueux parapluie, qui, pourtant, avait eu jusqu'au bout son utilité.

— Pepina, dis-je, je pars demain, je serai à Paris dans quelques jours. Comptez sur moi comme sur votre meilleur ami : je verrai M. Alfred de Vanves.

Deux larmes coulèrent sur ses joues, — deux de ces larmes qui emportent à la fois le meilleur et le plus cruel de la vie.

— A la grâce de Dieu ! me répondit-elle. Mais qu'il sache que je mourrai en pensant à lui.

J'étais moi-même très-ému ; je ne pris que le temps de demander le chemin qui conduisait au pont de Vintimille, et je m'éloignai par de petits sentiers vaseux, où pouvait passer une seule personne, serpentant, se brisant, et se rejoignant au milieu des herbes et des joncs jusqu'à la route.

Cette histoire imprévue et les impressions que j'en ressentais m'avaient tellement absorbé qu'avant d'arriver au fameux pont je n'avais pas encore levé les yeux. Mais là, on était forcé de regarder.

ADOLPHE PERREAU.

(La fin au prochain numéro)

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO

Arrivées du 8 au 14 Mars 1869.

MENTON. b. *Napoléon III*, français, c. Cligny, s. lest
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, m. d.
 ID. id. id. id. sur lest
 ID. id. id. id. m. d.
 ID. id. id. id. id.
 ID. id. id. id. id.
 MENTON. b. *Immaculée Conception*, français, c. Donati, fûts vides et citrons

Départs du 8 au 14 Mars 1869.

SANREMO. b. *St-Erasme*, italien, c. Bregliano, vin
 MENTON. b. *Aigle impérial*, français, c. Olivier, m. d.
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, sur lest
 ID. id. id. id. id.
 MENTON. b. *Napoléon III*, français, c. Cligny, id.
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, id.
 ID. id. id. id. id.
 ID. id. id. id. id.

HYACINTHE GISCARD, Rédacteur-Gérant.

AVIS.

L'Administration du Casino ayant besoin de deux domestiques invite les jeunes gens du Pays qui voudraient remplir cet emploi à se présenter au bureau du Commissaire du Casino pour se faire inscrire, le jeudi 18 courant, de midi à 4 heures du soir.

Il est nécessaire de justifier d'une bonne conduite, savoir lire et écrire et parler le français couramment.

CASINO DE MONACO

Mardi 16 Mars 1869, à 8 heures du soir

GRAND CONCERT

Vocal et Instrumental

DONNÉ PAR

M^{me} MIOLAN-CARVALHO

Artiste de l'Académie Impériale de musique de Paris

M^{lle} ANNA MEYER, Pianiste,

D. ALARD, A. BATA

Violon-solo de S. M. l'Empereur des Français

Violoncelliste

AVEC LE CONCOURS DE

l'Orchestre sous la Direction de M. E. Lucas

Ouverture de la <i>Muette</i> (l'Orchestre)	AUBER.
<i>Fantaisie originale</i> , par l'auteur	A. BATA.
<i>Ballade</i> (M ^{lle} Meyer)	THALBERG.
<i>Fantaisie sur des motifs de Rigoletto</i> , par l'auteur	D. ALARD.
<i>Air d'Actéon</i> (M ^{me} Carvalho)	AUBER.
<i>Sérénade</i> , avec accompagnement de violoncelle (M ^{me} Carvalho et M. Batta)	GOUNOD.
Ouverture du <i>Pardon de Ploërmel</i> (l'Orchestre)	MEYERBEER.
<i>Fantaisie sur des motifs de l'Africaine</i> , par l'auteur	A. BATA.
<i>L'Orientale</i> , valse (M ^{lle} Meyer)	J. HERZ.
<i>Fantaisie sur des motifs de la Juive</i> , par l'auteur	D. ALARD.
<i>Air du Pré aux Clercs</i> (2 ^e acte) (M ^{me} Carvalho) solo de violon par D. Alard	HÉROLD.
<i>Valse de l'Hirondelle</i> , de Mireille, (M ^{me} Carvalho)	GOUNOD.

En vente à l'imprimerie du Journal :

MONACO ET SES PRINCES

par HENRI MÉTIVIER.

Deux volumes grand in-8° — Prix : 5 francs.

(*) Voir les numéros 558 et 559 du Journal de Monaco.

Avenue de la Gare, près le Casino

TIR AU PISTOLET,

A LA CARABINE ET AU PISTOLET FLOBERT

On trouve au tir un bel assortiment de Révolvers 7 millimètres, double mouvement.

A VENDRE en plusieurs lots, depuis **2000** fr. une partie d'une grande maison sise à Monaco, rue de Lorraine.

S'adresser à M^e Leydet, notaire à Monaco.

A VENDRE

Parcelles de terrain de diverses contenances

Quartier de la Colla, près la gare de Monaco.

S'adresser à M. FRANÇOIS BIVÈS pour tous renseignements

A LOUER ÉTABLISSEMENT D'EAUX MINÉRALES

Hôtel et Restaurant au prix de 8,000 fr. par an.

S'adresser à M. GIRAUD, notaire à Marseille, boulevard du Musée, n° 1.

A VENDRE OU A LOUER

près du Casino

JOLIE VILLA

Très richement meublée

Vue magnifique dominant le plateau de Monte Carlo.

S'adresser à la villa, Avenue St-Michel.

PIANOS. VENTE ET LOCATION

G. Studé.

1, rue Sainte-Barbe.

HOTEL DU LOUVRE

Cet hôtel entièrement remis et meublé à neuf par le nouveau propriétaire, situé en face de l'établissement des bains, à proximité de la gare et à cinq minutes du Casino offre à MM. les étrangers tout le confort désirable.

Restaurant à la carte et à prix fixe.

Table d'hôte à 11 h. du m. et à 6 h. du soir.

Pension. — Prix très-modérés.

Café fumoir, piano, billard.

Service spécial. — On parle toutes les langues.

Chemin de Fer de Paris-Lyon-Méditerranée.
DE MONACO A NICE.

PRIX DES PLACES			STATIONS.	DÉPARTS			
1 ^{re} CL.	2 ^e CL.	3 ^e CL.		MATIN		SOIR	
Fr. Cent.	Fr. Cent.	Fr. Cent.		H. M.	H. M.	H. M.	H. M.
			Monaco	9 55	2 10	5 20	11 10
	80	60	Eza	10 08	2 23	5 33	
1		75	Beaulieu	10 16	2 31	5 41	
1	25	90	Villefranche-sur-mer	10 23	2 38	5 53	11 33
1	80	1 35	Nice	10 34	2 49	6 04	11 44
			DE NICE A MONACO.				
			Nice	8 35	12 40	3 30	6 55
	55	45	Villefranche-sur-mer	8 51	12 52	3 42	7 07
	80	65	Beaulieu	8 58	12 59	3 49	
1		75	Eza	9 06	1 07	3 57	
1	80	1 35	Monaco	9 18	1 19	4 09	7 30

SERVICE DES BATEAUX A VAPEUR ENTRE NICE ET MONACO.

DÉPART DE NICE: 11 heures du matin.

DÉPART DE MONACO: 1 heure de l'après-midi.

Billets de 1^{re} classe: fr. 1 50. — 2^{me} classe: 1 fr.

Omnibus entre Monaco & Menton

DÉPARTS DE MONACO :

DÉPARTS DE MENTON :

1^{er} Départ 8 h. du m. — 2^e départ: 2 heures. | 1^{er} départ 10 h. du matin — 2^e départ 1 h. du soir
3^e — 4 h. du soir. — 4^e (du Casino) 10 h. soir. | 3^e — 4 h. 1/2 du soir — 4^e — 7 h. —

Prix des places: fr. 1 50 — à Monaco, place du Palais; — à Menton au bureau des Messageries Impériales

NICE :

45, Quai Massena

MODES DE PARIS

M^{me} VIRGINIE MORTIER

BADEN-BADEN :

5, Rue Sophie.

a l'honneur d'annoncer aux Dames son arrivée de Paris avec un grand choix de Modes.
Spécialité de chapeaux de fantaisie des premières maisons de Paris et de Londres.

VOITURES pour la promenade et voyages. — S'adresser à Henri Crovetto, place du Casino.

VOITURES pour la promenade et voyages. Sangeorges, rue de Lorraine, n° 11 et place du Casino.

HOTEL D'ANGLETERRE, Avenue de Monte Carlo, près le Casino.

HOTEL DE FRANCE, rue du Tribunal et rue des Carmes. — Table d'hôte et pension.

JOLIES VILLAS pour **22,000 FR.**

Pour achat de maisons, campagnes ou lot de terrain, S'adresser à M. de Millo.

VENTE DE CIGARES SUPÉRIEURS A MONACO

AU BUREAU DE TABAC, PLACE DU CASINO

On trouve dans ce Bureau, outre les tabacs et les cigares ordinaires de la Régie Française, un choix des meilleurs cigares de la Havane, provenant de l'ENTREPOT DU BOULEVARD DES CAPUCINES, DE PARIS. Ces cigares se vendent par paquets de six dont la pièce revient aux prix suivants:

Partagas Napoleones à 1 fr. 75 c.; Partagas Impériales à 1 fr. 50; Figaro Impératrice à 90 c.; Regalias Britanica à 90 c.; Upmann Regalia à 75 c.; Cabanas Conchas à 75 c.; Figaro Regalia de la Reina à 75 c.; Partagas Londrès à 60 c.; Partagas Regalia de la Reina à 60 c.; Cabanas Brevas à 60 c.; Carbajal Trabucos à 50 c.; Partagas Londrès à 50 c.; Figaro Londrès à 50 c.; Brevas chicas à 50 c.; Partagas Londrès à 45 c.; Canill Conchas à 45 c.; Londrès et Trabucos à 35 c.; Balsamica Medianos à 30 c.

On trouve également les cigarettes et les tabacs d'Orient.